

LES MENSONGES
NE MEURENT JAMAIS

Séverine de la Croix

LES MENSONGES
NE MEURENT JAMAIS

Michel
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2014.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine cedex

www.michel-lafon.com

*À Jean-Luc,
qui m'a soutenue depuis le début,
sans jamais me mentir.*

« Ceux qui ne connaissent pas leur histoire sont
condamnés à la revivre. »

ELIE WIESEL

Samedi 22 septembre 2012

Un an plus tôt

Je n'ai jamais su pourquoi ma mère avait ce regard empreint de mélancolie quand elle observait mon père. Mais c'est lui qui m'a fait comprendre que l'amour était merveilleux, à condition de ne pas s'aliéner. Les gens se croient libres d'aimer, or ils ne font que s'enfermer dans une prison où l'autre décide pour eux. J'aimais Nicolas, mon mari, mais je ne lui appartenais pas. Il avait son métier, ses amis, son jardin secret ; j'avais les miens, et mes choix ne concernaient que moi en définitive.

Cécile, mon amie, fêtait ses trente ans. J'avais fêté les miens huit mois plus tôt. L'anniversaire fatidique. Mais si, pour ma part, je n'avais eu à essuyer que des blagues gentillettes à propos de ma progéniture toujours pas en route, Cécile, elle, avait dû affronter une rafale de sermons plus inamicaux les uns que les autres sur l'urgence pour elle de trouver « le père de ses enfants ».

Personnellement, je lui avais simplement conseillé de reprendre un verre de punch et de profiter de ses charmes tant qu'ils étaient encore visibles et indéniables. Les années passaient vite, mais pas les regrets.

Elle avait invité une trentaine de personnes, des enfants du quartier principalement, qui, tout comme moi, avaient déguerpi dès leur majorité. Yerres était certes une très jolie ville, bordée par la forêt domaniale de Sénart, mais Paris était mille fois plus attirant, et les loisirs que la capitale offrait, infinis.

Je connaissais la plupart des invités. Nous avions grandi ensemble, de la maternelle au lycée. Il y avait également quelques employés de la société dans laquelle elle travaillait. Cécile était assistante marketing en média-communication chez Vinarte, une maison de prêt-à-porter. Elle adorait son métier. Malheureusement pour elle, la majorité de ses collègues masculins étaient homosexuels, ce qui ne l'aidait pas à se trouver un mari.

J'ai salué les uns et les autres, discuté avec plusieurs groupes qui s'étaient formés, picoré les petits-fours et les blinis au tarama. À minuit, lasse, je suis allée prendre l'air. Mon amie avait réquisitionné pour l'occasion la maison de ses parents, dédommagés, en échange, par un week-end gastronomique dans le Périgord.

Donnant-donnant. Leur demeure était simple mais spacieuse, ouverte sur un jardin de deux ou trois mille mètres carrés. Séduite, j'ai laissé le bruit et le monde derrière moi, dans la véranda attenante au salon, et j'ai marché en direction du fond de la propriété, vers le portique que j'apercevais en son centre. J'avais envie d'être seule. J'ai toujours aimé être seule pendant quelques minutes au cours d'une soirée, le temps de me retrouver.

L'air était agréable, pour une nuit d'automne, étonnamment chaud. Apaisée, je me suis assise sur la balançoire, les jambes recroquevillées sur ma poitrine, et j'ai allumé une cigarette. Cela faisait une éternité que je ne m'étais pas balancée. Petite, je passais des heures à essayer d'aller toujours plus haut, jusqu'à toucher le ciel, comme je disais. Amusée, j'ai attrapé une des cordes et j'ai poussé sur mes jambes. Le mouvement est revenu, d'instinct. En revanche, le balancement répété s'est vite révélé incompatible avec l'absorption de punch. J'ai immobilisé la balançoire et j'ai fini ma cigarette en contemplant les ombres du jardin.

La lune était quasiment pleine, et la nuit profonde. Les étoiles se reflétaient dans le noir de la voûte, inatteignables. Je n'ai jamais été fichue d'en reconnaître aucune, à part la Grande Ourse. Même la Petite, que Nicolas m'avait pourtant

montrée des dizaines de fois : rien à faire, je n'arrivais toujours pas à la repérer toute seule.

– Bonsoir.

J'ai sursauté, faisant tomber ma cigarette en même temps, et je me suis retournée vivement. Un homme avançait vers moi, le visage masqué par l'obscurité. Je suis descendue de la balançoire, j'ai ramassé ma cigarette, puis je me suis relevée, bien droite, le regard braqué sur lui.

– Bonsoir.

Il a continué d'avancer jusqu'à l'un des piliers en fer du portique. Je l'ai dévisagé, le regard interrogateur. Il s'est arrêté à deux mètres de moi à peine.

– Vous fuyez quelqu'un ?

Sa voix était chaude et grave. Apaisante. Je me suis décontractée.

– Non.

– Quelque chose, alors ? Le gâteau, peut-être ? Mais il n'a pas encore été servi.

– Chocolat amande, ai-je répondu, amusée. Pour rien au monde je ne raterais ça !

– Je pensais que peut-être vous surveilliez votre ligne.

– J'en suis à mon cinquième verre de punch...

Il a ri.

– Effectivement, vous n'êtes pas au régime !

Si, je l'étais, comme quatre-vingt-dix pour cent des femmes âgées de vingt-cinq à soixante-dix ans. Mais pourquoi le détromper ? Ce soir-là,

je ne l'étais pas – ou plus, tout du moins. Et en cet instant, j'avais réellement envie de déguster une part de ce gâteau, rien que pour le voir sourire encore.

Il s'est encore approché et a sorti un cigare entamé de la poche de son jean.

– Je peux avoir du feu, s'il vous plaît ?

Je lui ai tendu mon briquet. C'est là que j'ai enfin vu distinctement ses traits, la forme de son visage, la couleur de ses cheveux. Il n'était plus tout jeune, la quarantaine dépassée, peut-être même la cinquantaine, mais il était indiscutablement beau et très gracieux. Ses yeux pétillaient d'un mélange de charme et de douceur.

Il m'a rendu mon briquet, puis il s'est assis sur la balançoire à côté de la mienne.

– Que faites-vous là ?

Et lui, que faisait-il là ? Ce n'était certainement pas un collègue de Cécile. Un ami de ses parents, peut-être ?

– Je recharge mes batteries, loin du bruit. Ça fait du bien, parfois.

– Je comprends.

– Et vous ?

– Pareil, je pense. J'avais envie de faire le tour du jardin, seul.

– Vous êtes un ami de Cécile ?

– Son voisin, en fait. J'habite la maison que vous apercevez juste derrière.

Je me suis tournée en direction de ladite maison, qu'il me désignait, mais hormis un morceau de toiture, je ne voyais pas grand-chose.

— Cécile m'a invité. Elle venait souvent chez moi quand elle était petite. Elle aimait bien me regarder poncer le bois. Je suis menuisier, a-t-il expliqué devant mon regard étonné. Je travaille dans un établi, à côté de mon garage.

Intriguée, j'ai de nouveau regardé en direction de sa propriété, mais je ne voyais toujours rien.

— Moi aussi, je serais venue vous regarder travailler si j'avais été votre voisine. Ça doit être très beau à voir.

— Cécile était une merveilleuse spectatrice. Elle arrivait toujours avec quelque chose à grignoter : un paquet de bonbons, un morceau de chocolat et même un verre de lait parfois. Elle disait que c'était pour me donner des forces.

L'assistante marketing n'était pas loin...

— Vous avez des enfants ?

Son regard s'est assombri.

— Non. Pourquoi ?

— J'étais en train de vous imaginer apprenant la découpe du bois à votre fils.

Il a hoché la tête, l'air vague. La question était malvenue, apparemment...

— Et vous ?

— Non plus. Mais j'ai encore le temps.

— Et moi pas, c'est ça ?

Il a ri. Je me suis mordu la lèvre.

– Pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Si, mais ce n'est pas grave. Je le sais, que c'est trop tard. Je suis resté douze ans avec une femme, mais en fin de compte, ça n'a pas marché, et aujourd'hui, je suis trop vieux.

– Quel âge avez-vous, si ce n'est pas indiscret ?

– Quarante-neuf ans. Et vous ?

– Trente, comme Cécile.

– Effectivement, vous avez encore le temps.

J'ai souri à mon tour.

– Vous avez un petit ami ? a-t-il ajouté.

– Je suis mariée.

– Déjà ? Vous me direz, à votre âge, c'est assez normal.

– Et vous, vous n'êtes pas marié ?

– Non. Je n'ai jamais voulu. C'est sans doute pour cette raison que mon amie m'a quitté. Elle a dû se dire que ça signifiait que je ne l'aimais pas. En vérité, je ne voulais simplement pas perdre ma liberté.

Je ne sais pas comment ces simples mots ont eu le pouvoir de m'embraser ni pourquoi. Soudain, c'était comme si j'avais reconnu un ami, un proche, une personne chère. J'en suis restée abasourdie. Je ne contrôlais plus mon corps qui ne désirait plus qu'une chose : toucher celui de cet homme dont je ne connaissais même pas le prénom, se blottir contre son torse et être

caressée par lui, choyée. C'était fou et si étrange, comme une sensation vitale. Affolée, j'ai baissé les yeux pour masquer mon trouble. C'est là que j'ai remarqué ses mains, larges et viriles, invitantes. Je les ai imaginées en train de manipuler le bois, de le fendre, de le poncer, de le parcourir tendrement. Troublée, j'ai détourné le regard. J'étais mariée... Un silence s'était installé entre nous, brisé par mon inconnu :

– Vous êtes une collègue de Cécile ?

– Une amie d'enfance.

– Vous avez grandi ici ?

– Non, à Maisons-Alfort. Mais ma grand-mère habite Yerres. En fait, la grand-mère de Cécile et la mienne sont de très vieilles amies. C'est comme ça que nous avons fait connaissance.

– Et depuis, vous êtes devenues les meilleures amies du monde...

– Je n'irais pas jusque-là... Mais de très bonnes amies, en tout cas.

Il a acquiescé, avec un air complice, sans me quitter des yeux. J'avais du mal à soutenir son regard, à penser à autre chose qu'à mon envie d'être contre lui, dans ses bras. C'était insensé. Je discernais à peine son corps dans la pénombre, et pourtant, c'était là, en moi.

Il s'est brusquement approché de moi. J'ai senti mes jambes trembler.

– Vous me rappelez quelqu'un. Une femme que j'ai aimée.

J'ai éclaté de rire.

– Vraiment, j'attendais mieux de votre part, comme plan drague !

– Oh, pardon, je ne disais pas cela dans cette optique. Mais c'est vrai, vous lui ressemblez beaucoup.

– Elle était belle, j'espère ?

– C'est une des plus belles femmes qu'il m'ait été donné de rencontrer, la plus douce aussi. Elle avait de longs cheveux blonds comme les vôtres, mais ses yeux étaient marron. Les vôtres semblent plus clairs.

– Ils sont verts.

– Ils brillent du même feu cependant, du même désir de vie, d'amour...

J'ai frissonné.

– Et que s'est-il passé ?

– Elle m'a quitté. Pour un autre. C'était il y a bien longtemps.

Il a tourné la tête. Il avait vraiment dû l'aimer, cette femme. Et moi, j'étais de plus en plus troublée.

– Vous dites cela à toutes vos futures conquêtes ?

– Non, je vous dis cela parce que je le pense. Si vous n'aviez pas vingt ans de moins que moi, ou moi de plus que vous, je vous aurais déjà embrassée.

Mon regard s'est ancré dans le sien comme un naufragé à son île. Mon cerveau était rempli d'un

brouillard lourd de désirs interdits et confus. J'ai attendu qu'il ajoute quelque chose, qu'il fasse quelque chose, en vain. Déçue, je me suis perdue dans la contemplation du paysage.

Le temps a passé sans un mot. Il devait penser à cette femme ; moi, je pensais à ce qu'il avait dit. J'avais vingt ans de moins que lui, certes, et alors ? Y avait-il une différence d'âge au-delà de laquelle on devait cesser de désirer les gens ? Et avais-je réellement envie de lui ? Il possédait ce mélange de douceur et de force que je voulais ressentir en moi...

Les secondes s'écoulaient, silencieuses et lourdes. Enfin, il s'est relevé et m'a invitée à le suivre à l'intérieur. Mais je n'ai pas bougé, happée par ce qui se passait en moi. La fête n'existait plus, ni le bruit ni la lumière que l'on apercevait au loin. Il allait forcément m'embrasser, il allait forcément me proposer d'aller chez lui pour me prendre dans ses bras et me faire l'amour. Parce que j'en avais envie, parce que plus rien d'autre ne comptait, n'existait, que mon désir pour lui. Parce que mon être tout entier lui disait oui... Même mon cerveau, qui luttait inutilement pour me rappeler que j'étais mariée et que je n'avais pas le droit, qu'il ne fallait pas.

— Vous venez ? a-t-il répété.

Non. Lentement, je me suis levée à mon tour et je me suis approchée de lui, plus vibrante qu'un astre en pleine nuit.

– Vous croyez qu’il est trop tard pour me faire visiter votre établi ?

Il m’a regardée un instant, puis, tendrement, il a passé sa main derrière ma nuque et m’a attirée contre lui.

– Merci.

Je me suis abandonnée dans ses bras.

Olivier m’a emmenée chez lui. J’avais lu son prénom sur sa boîte aux lettres avant que nous franchissions le grillage séparant les deux jardins. Je n’avais pas voulu repasser par le salon des parents de Cécile, par discrétion et par prudence aussi. Les rumeurs ne tarderaient pas à se propager si l’on me voyait quitter la fête en compagnie d’un autre homme. Or, j’aimais sincèrement Nicolas et je ne voulais pas qu’il ait à souffrir de ma rencontre.

Je n’ai jamais vu son établi. J’avais soif. Je l’ai accompagné dans sa cuisine où il m’a servi un verre d’eau. Et puis soudain, sans un mot, il s’est approché de moi et m’a de nouveau serrée contre lui.

Nous sommes restés ainsi, l’un contre l’autre, debout au milieu de la pièce, ses mains caressant mes cheveux, et les miennes son dos. J’étais gauche. Je scrutais le mur de la salle à manger derrière lui. J’avais envie de lui, tellement, mais notre différence d’âge me bloquait. Chaque ride

de son visage me rappelait les années qui nous séparaient.

J'ai pensé à mon père soudainement. Jamais il ne m'avait prise ainsi dans ses bras. Jamais je ne l'avais vu non plus être tendre avec ma mère ou même l'embrasser en public. Sans doute son éducation avait-elle été trop rigide pour cela.

Olivier me caressait toujours les cheveux, sans m'embrasser. Je n'ai plus réfléchi. Je me suis détachée de lui, j'ai reculé d'un pas, puis j'ai fait passer mon haut par-dessus ma tête. Je portais un soutien-gorge blanc en dentelle. Je l'ai dégrafé. Il est tombé à mes pieds. Olivier m'a dévisagée, stupéfait. Je n'ai pas cillé. Lentement, il a baissé les yeux vers mes seins, gorgés de désir. Ma respiration s'est accélérée. J'ai compté les secondes dans ma tête, sans y arriver. J'avais fait le premier pas, c'était à lui de faire le second, s'il le voulait. À moins que cette attirance n'ait été que le fruit de mon imagination, que j'avais inventé ce que j'avais eu envie d'avoir... Enfin, il s'est approché de moi. J'ai fermé les yeux. Il a posé ses mains sur ma poitrine, un instant, puis la gauche est remontée jusqu'à ma gorge et ensuite ma bouche. J'ai basculé la tête en arrière. Il a posé ses lèvres sur les miennes. Un cri a déchiré la nuit au même instant. J'ai sursauté. Il a reculé. Le bruit d'une fusée éclatant dans le ciel a retenti juste après, suivie d'un jet de lumière et du rire des gens de la fête, tout près de nous, dans le

jardin de Cécile. Je me suis écartée de la fenêtre, embarrassée. Olivier s'est retourné et a tiré les rideaux. Je me suis rhabillée.

D'autres feux d'artifice ont éclaté dans le ciel tandis que les rires fusaient de plus belle dans le jardin voisin. Olivier et moi avons contemplé les feux à travers la fenêtre de sa cuisine, silencieusement.

Le spectacle fini, les invités sont rentrés dans la maison. Je me suis retournée vers Olivier. L'instant était passé, nous le savions tous les deux. La gêne s'était installée.

Il n'est pas revenu à la soirée. Je ne lui ai pas dit au revoir non plus. J'ai quitté sa maison sur un sourire et un regard tendre plus parlant que tous les mots. Ensuite, je suis repassée par le grillage, je suis retournée à la balançoire, j'ai allumé une autre cigarette et j'ai éclaté de rire. J'ai ri de ce qui s'était passé, des deux gamins que nous avions été l'espace d'un moment, craignant d'être démasqués. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas éprouvé cette complicité avec un autre homme que mon mari.

Cécile est arrivée peu de temps après.

– T'es là ? s'est-elle écriée, furieuse. Je te cherche partout depuis une heure ! T'as pas vu le feu ?

– Bien sûr que si, ma chérie ! Mais, du coup, je suis restée dans le jardin pour regarder les étoiles.

Séverine de la Croix

– Regarder les étoiles ? Tu as trop bu ?

– Non.

– Ah. Tu t'ennuies, alors ?

Il fallait que je revienne sur terre, que j'oublie son odeur, sa main sur ma poitrine, son dernier regard. J'ai écrasé ma cigarette dans l'herbe, puis je me suis relevée joyeusement et j'ai pris mon amie par le bras.

– Bien sûr que non ! me suis-je exclamée avec angélisme. Mais tu me connais, j'aime bien être seule de temps en temps. En plus, ça me permet de me faire désirer...

– Oui, eh bien maintenant, on t'attend pour souffler les bougies et couper le gâteau !

– Aïe, désolée. J'en prendrai deux parts pour me faire pardonner.

– Manon qui mange du gâteau ? C'est une grande première !

– Comme quoi... Heureusement, tu n'as pas trente ans tous les jours !

Elle a ri.

– Si seulement c'était possible !

Nous sommes retournées dans le salon.

Je n'ai pas revu Olivier.

Lundi 17 octobre 2013

8 h 03

Il hésita. 8 h 03. Elle pouvait encore appeler. Elle pouvait encore lui expliquer comment elle s'était retrouvée enfermée pendant deux jours dans un bureau au fin fond d'un couloir, sans aucun moyen de communication, ou subitement embarquée dans un avion pour le Brésil car une parente l'avait appelée de toute urgence. Ou pas. À la réflexion, il savait pertinemment que c'était impossible. Manon n'avait aucune famille à l'étranger ni article en cours qui lui aurait donné une raison d'aller s'isoler dans une pièce obscure au sous-sol de la rédaction de son journal. Et quand bien même, jamais elle ne se serait absentée sans le prévenir ni n'aurait disparu de son plein gré. Certes, il lui arrivait de découcher après une soirée un peu trop arrosée et de dormir chez une amie. Mais là, ça faisait deux nuits. Et aucune nouvelle.

8 h 05. Il consulta une dernière fois son téléphone portable, dans l'espoir d'un éventuel message de sa femme, en vain. Désespéré, il

rangea l'appareil dans sa poche, prit une profonde inspiration et poussa la porte du commissariat.

Ils habitaient le quartier depuis quatre ans. Pourtant, jamais encore il n'était entré dans les locaux de la police. Seule Manon y était allée pour établir une procuration de vote deux ans auparavant, à cause d'un voyage incontournable qui tombait pile durant les présidentielles. Et elle avait dû y retourner quelques mois plus tard afin de signaler le vol de sa carte bleue à lui. Ce jour-là, il avait reçu un appel urgent de la part d'un particulier bloqué dans un ascenseur dans le 15^e arrondissement. Aucun membre de son équipe n'était alors disponible, aussi avait-il dû s'y rendre lui-même et supplié Manon de gérer les formalités administratives à sa place. Il le regrettait à présent. Le commissariat de police lui était totalement étranger et il ne savait pas à quel agent s'adresser.

Car il y en avait trois : un qui se tenait derrière un bureau « d'accueil », comme c'était écrit sur une pancarte, mais dont l'air maussade ne l'incitait guère à la confiance, un deuxième qui discutait avec une femme rousse assise à sa droite, à côté de ce qui semblait être la salle d'attente, et un troisième, debout au milieu du couloir devant lui, en train de consulter des notes affichées sur un tableau, son ventre proéminent touchant presque le crépi blanc cassé du mur. Indécis, il se retourna vers le premier homme. Non, décidément, sa tête

ne lui revenait pas. Mais avait-il le choix ? Mal à l'aise, il s'avança vers le policier et prit place devant lui. Celui-ci releva les yeux.

– Je peux vous aider, monsieur ?

Oui, bien sûr qu'il pouvait l'aider. N'était-il pas là pour ça ? Mais en était-il réellement capable ? En temps normal, songea Nicolas, il aurait dû assister à cette scène devant son poste de télévision ou confortablement calé dans un fauteuil de cinéma. Mais pas en vrai, pas comme ça. Il en aurait ensuite parlé à ses coéquipiers au travail et ils auraient commenté l'information en échangeant des blagues graveleuses sur le sujet. Jamais, jamais il n'aurait dû se retrouver ici, de l'autre côté de la ligne, du mauvais côté, en somme.

En vérité, il avait honte. Comment avait-elle pu lui faire ça ? Car c'était sa faute, il en était persuadé. Tout était toujours sa faute parce que tout était toujours disproportionnellement compliqué avec elle, à commencer par sa famille, qu'il aurait voulu ne jamais connaître. Manon Sagier de Hautefeuille, descendante d'Adèle de Monteban-Chaussy et de Louise Beaumarchais avant elle. Il aurait dû savoir qu'il ne faut jamais épouser une femme dont le nom de famille comporte une particule. Surtout quand son nom à soi n'en comporte pas : Nicolas Farnel. Jamais la famille de Manon ne lui pardonnerait d'avoir souillé sa « lignée » en la rattachant au bas

peuple, à la lie des Français, eux les aristocrates, les nobles et héroïques protestants qui s'étaient battus aux côtés de Calvin contre le duc de Guise lors du massacre de Wassy en 1562. Le jour de leur mariage, Louise avait eu le culot d'adjurer sa petite-fille de garder son nom de jeune fille et de ne pas porter celui de Nicolas. Mais Manon avait tenu bon, et malgré le chantage affectif et financier de sa grand-mère, elle était devenue Mme Farnel. Et Nicolas avait été banni du clan.

Qu'ils aillent au diable, fulmina-t-il. Après tout, il n'en avait rien à faire, de leur fortune et de leurs prétendues bonnes manières. Il avait Manon. C'était tout ce qui lui importait. Avait ou avait eu ? Car où était-elle à présent ? La question le ramena brutalement à la réalité, à l'agent de police assis en face de lui, qui attendait sa réponse. Il déglutit.

— Bonjour.

Bonjour, et après ? Que disait-on dans ce cas-là ? Le policier s'impatientait. Les mains de Nicolas se mirent à trembler. Il avait peur. Peur de ce qu'on penserait de lui, peur du regard que les gens poseraient désormais sur sa personne. Car quel genre d'homme devait-il être pour que sa femme ne lui ait donné aucun signe de vie depuis deux jours ?

Misérable, il ouvrit enfin la bouche et articula les quatre mots qu'il s'était refusé à prononcer jusque-là :

— Ma femme a disparu.

Samedi 8 octobre 2013

Neuf jours plus tôt

Nous serions douze : deux couples, rencontrés au cours de salsa que nous prenions, Nicolas et moi, depuis un an le vendredi soir et avec lesquels nous avions sympathisé, deux amis de Nicolas, venus avec leurs épouses, Sylvain, un confrère travaillant pour le même journal que moi, et Jacques, notre rédacteur en chef. J'avais préparé un curry d'agneau et une forêt-noire pour l'occasion, Nicolas avait acheté quatre bonnes bouteilles de vin rouge et trois de blanc, les petits-fours étaient sur la table, et les crudités coupées.

Je suis allée fumer une cigarette sur le balcon en attendant les invités. Nicolas m'a rejointe, deux coupes de champagne à la main.

– Je croyais que tu ne voulais pas l'ouvrir ?

– J'ai changé d'avis. Elle me faisait pitié, cette bouteille, toute seule, dans le frigo.

Il m'a tendu une des coupes. J'ai bu une gorgée, amusée. J'étais tombée amoureuse de

Nicolas pour ça aussi : sa spontanéité, ses désirs soudains d'adulte encore enfant. La première fois qu'il m'avait embrassée, je m'étais laissé faire. Mais je l'avais repoussé quand il avait voulu aller plus loin. Je lui avais rétorqué que j'avais juste eu envie de goûter ses lèvres. Conquis, il m'avait répondu qu'il avait juste envie de me voir nue. Je l'avais ramené chez moi. Cinq ans après, il me faisait encore rougir quand il posait brusquement ses yeux sur mon corps et me contemplait avec le même regard émerveillé que celui qu'il avait eu cette nuit-là. Et j'aimais ça.

– Tu as allumé le four ?

– Oui. Et j'ai sorti des bougies pour le salon.

– Tu es parfait, mon amour !

Il s'est blotti contre mon dos et a enlacé ses bras autour de ma poitrine. J'ai posé ma tête sur son épaule.

– Demain, ça te dit une grasse mat, un ciné et une balade à Montmartre ?

– Fatiguée ?

– Envie de calme.

– C'est pour ça qu'on a invité dix personnes ?

– Envie de calme demain. Ce soir, j'ai envie de faire la fête, de rire et de me soûler !

– Et pas de faire l'amour, aussi ?

Hum... Je me suis retournée en le regardant tendrement. Ses yeux pétillaient. Dieu qu'il était beau !